

DE LA PURETE DE LA LANGUE COMME VALEUR

Henri BLOCHER

Au « bon usage », en français, devons-nous encore le respect ? Nul n'aurait osé, jadis, égratigner son prestige ; mais les temps ont changé ; le « purisme » en fait de langue est plutôt mal porté (associé, sous l'opprobre, au puritanisme). Des grammairiens même en sont intimidés.

Certes, on relève aussi de fortes réactions à la tendance. Il y a quelque trente ans, Etiemble était parti en guerre contre le « français ». Cavanna, plus récemment, a chanté son amour pour la langue française et son indignation devant les traitements qu'elle subit : Mignonne, allons voir si la rose... (Belfond, 1989). Jacques Julliard ne perd pas une occasion de pourchasser les impuretés devenues fort communes, « question d'hygiène et même de morale » l'ai-je entendu dire. Je cite des auteurs qu'on ne classera guère parmi les agents d'une droite réactionnaire, d'un conservatisme borné.

Comment le débat laisserait-il indifférents les chrétiens ? Ils sont appelés à porter la Parole, donc aussi à la servir. Ils accomplissent cette mission dans la langue de leur nation. Il leur importe de savoir si la pureté dans l'usage de la langue est vraiment une *valeur* – vraiment, c'est-à-dire devant Dieu, théologiquement – ou s'ils peuvent en laisser le souci au vestiaire...

Le contre

L'affirmation de la valeur ne va pas de soi. On composerait contre elle un réquisitoire de formidable apparence.

L'*arbitraire* de la langue, reconnu des linguistes, paraît opposable au souci des puristes. Toute langue est affaire de convention entre les locuteurs ; libre. Bien entendu, pour l'essentiel, cette convention est tacite, et nos prédécesseurs nous la proposent en nous apprenant à parler, mais cela ne change pas son caractère essentiel. La preuve en est qu'elle varie selon l'époque et le lieu. Il n'y a pas de bon usage : il n'y a que des usages qui diffèrent, et qui se modifient. La tournure « lui aider », dite fautive en français aujourd'hui, est reçue en Suisse, comme elle l'était en France au Grand Siècle. Qu'un usage prédomine ici et maintenant n'est qu'un fait à enregistrer, non une valeur à imposer – surtout devant Dieu.

Le travestissement du fait en norme est loin d'être innocent : il sert d'instrument à la « normalisation » au sens le plus désagréable du terme. La prétention de définir « le bon usage » fait partie des procédés de la domination sociale. Dans sa rage qu'une règle bride sa liberté d'expression, Roland Barthes lâchait son fameux : « La langue est fasciste ». Sans aller aussi loin, on observe que la valorisation de l'usage de la classe dominante « infériorise » les strates défavorisées de la population, pèse comme un joug sur les minorités culturelles.

La valorisation de l'usage de la classe dominante « infériorise » les strates défavorisées de la population.

La Parole de Dieu, dans son inspiration plénière, ne commet aucune erreur quant à la vérité, mais comporte des fautes de grammaire, des solécismes, barbarismes et autres impropriétés

(l'Apocalypse, notoirement, semble s'y complaire). Aucun théologien compétent, aujourd'hui, ne suit plus les dogmaticiens du XVII^e siècle dans leur vain effort pour nier cette évidence. Si Dieu, en inspirant l'Écriture, n'a pas honoré l'impératif de la pureté, pourquoi y serions-nous obligés ?

Le pour

Malgré la force des raisons qui viennent d'être résumées, une plaidoirie en faveur de la pureté de la langue comme valeur est possible, avec des raisons plus fortes encore.

Reconnaissons d'abord la part de vérité dans l'argumentation adverse. La pureté formelle reste une qualité *secondaire* ; des fautes contre elle sont compatibles avec l'inspiration divine, pourvu qu'elles n'empêchent pas la communication du sens. Jusque là va la condescendance divine quand Dieu consent à « bégayer » avec nous (Calvin) à la manière d'une nourrice avec les tout petits. Le Seigneur peut se servir efficacement d'un prédicateur inculte, dont la parole peut à la fois torturer le français et sauver les Français ; chacun n'est tenu de faire que ce qu'il peut, comme dans l'exercice de la libéralité (2 Co 8.12) ! Il est certain aussi que le purisme tourne parfois au ridicule, et à l'oppression ; la tentation n'est pas imaginaire de censurer les erreurs pour humilier méchamment et fermer la bouche aux plus faibles. Retenons l'avertissement !

Deux points, cependant, méritent l'adhésion de tous. Les fautes qui obscurcissent le sens, comme nous l'avons déjà noté pour la Bible, sont à proscrire. Elle sont contraires à la vocation même du langage ! Et s'il arrive que le lecteur ou l'auditeur corrige de lui-même – lors d'un mariage, j'ai entendu le brave magistrat déclarer son « infime plaisir » d'unir les époux, et personne ne s'y est trompé ! – la substitution par ignorance ou négligence d'un mot à un autre, d'un autre sens, n'a pas de justification. D'autre part, on niera difficilement l'existence d'*universaux* de la qualité stylistique : en toute langue se reconnaissent, *valeurs*, la clarté, la force, le pittoresque, l'élégance, la précision... Ces universaux, normes transculturelles, permettent la plus florissante diversité : de Racine à Céline. Mais ce sont bien des normes. Et l'Écriture, dans sa diversité, en fournit l'éclatante illustration. A cet égard, avec les plus grands classiques de l'humanité, la forme langagière de la Bible est pure (de toute façon, les fautes avérées y sont rares, et les théologiens du XVII^e siècle avaient raison de protester contre l'image d'une Bible à l'expression corrompue⁽¹⁾ ; quant à l'Apocalypse, nous penchons pour l'hypothèse d'un procédé calculé). Or si l'on condamne ce qui nuit au sens et ce qui transgresse les normes universelles, on s'apercevra que les fautes dénoncées par les puristes ont souvent des attaches avec ces deux catégories.

A la fois torturer le français et sauver les Français.

Cette considération mise à part, quel effet produit « l'écart » sur le destinataire ? Sur la majorité, aujourd'hui, les « fautes » banales n'en produisent aucun : elles passent inaperçues. Peu de gens remarqueront que vous avez dit « Je me rappelle *de* votre visite » ou prononcé « *eucuménisme* » là où l'on aurait dû entendre « *écuménisme* » ; mais quelques-uns, pourtant, Jacques Julliard, ou ... Henri Blocher, le remarqueront : ils en seront gênés, la communication légèrement perturbée. (La multiplication des rubriques « de langue française » dans les journaux et les revues suggère que leur sensibilité n'est pas *si* rare). Si vous dites « Je me rappelle votre visite », *personne* n'y trouvera de pierre d'achoppement. N'est-ce pas une raison de privilégier l'expression correcte ?

(1) Sur la question, voir Auguste Lecerf, « Inspirations et grammaire d'après les théologiens protestants du XVII^e siècle », *Études calvinistes*, recueillies par André Schlemmer (Paris-Neuchâtel : Delachaux & Niestlé, 1949), pp. 135-148.

Le schéma historique des accusateurs, mâtiné de marxisme primaire, déforme singulièrement la réalité. Il n'est pas vrai que la langue, française du moins, n'ait été que l'idiome des puissants imposé aux faibles. Elle s'est élaborée dans l'interaction complice des groupes sociaux, et la cour royale, les institutions centrales, ont joué le rôle du centre de gravité ; les détenteurs du pouvoir ont accompagné le mouvement. Ceux qui l'ont nourri et conduit, ce sont les hommes et les femmes les plus doués pour l'expression : les conteurs populaires, les chansonniers, les poètes, les prédicateurs, les dramaturges, les écrivains... Un Rabelais, un Shakespeare, enfante à nouveau sa langue... On reconnaît en Luther celui qui « crée la langue allemande moderne » par sa traduction de la Bible⁽¹⁾ ; de ce côté du Rhin, plusieurs attribuent une paternité analogue à Calvin⁽²⁾. La part des plus doués dans la genèse d'une langue comme le français suggère que l'usage établi n'est pas neutre, simple accident de l'histoire, mais porte la valeur.

Peut-on parler du « génie » d'une langue ? En tout cas, le français (la même chose vaudrait de l'anglais, de l'allemand...), se présente comme un système souple, une cohérence ouverte, avec ses équilibres subtils, ses tensions vivifiantes : par le tissu de ses réminiscences, la langue reflète le trésor culturel et elle unit par un contrat tacite la communauté des « francophones ». Bafouer l'usage s'apparente à trahir l'esprit de ce contrat : n'est-ce pas manquer au respect du prochain, au moins selon la dimension communautaire de son existence ? C'est mépriser le labeur, parfois le talent, des pères et devanciers, c'est tenir pour rien la sagesse longtemps mûrie du corps social. Je m'efforcerais au bon usage par égard pour ces Français qui ont fait le français. Par un égard juste devant Dieu.

Le français se présente comme un système souple, une cohérence ouverte, avec ses équilibres subtils, ses tensions vivifiantes.

La façon (admirable !) dont se forme la langue a tout l'air de procéder de la création divine : le processus est trop harmonieux pour dériver seulement de la chute. La *beauté* que perçoivent plusieurs dans le vivant équilibre d'une langue, le réseau de ses règles, les gammes qu'elle propose aux nuances, ne vient pas d'une illusion d'optique. C'est la beauté d'un don de Dieu, de sa création et de sa providence. D'où l'obligation, si l'on peut, de la garder *pure*. La pureté de la langue est une valeur.

La perspective du respect pour le trésor communautaire et du goût cultivé pour la beauté du don divin fera discerner entre les enrichissements, les libertés heureuses, et les négligences qui salissent la langue. Beaucoup d'innovations argotiques font surgir de vraies merveilles : on applaudit au « tintinnabuler » de Théophile Gautier... Mais dire « solutionner » parce qu'on ne sait pas conjuguer *résoudre*, écrire « opportunités » et « initier » quand il faudrait *occasions* et *commencer* en français, c'est défigurer la langue : une teinture d'anglais (*opportunities, to initiate*) sur les plaies d'un français malade ! Les publicitaires sont les pires, jusqu'au slogan criminel « Je positive »... Mais les pasteurs n'ont pas toujours les lèvres nettes, et *Fac-Réflexion* reviendra peut-être sur quelques impuretés à faire disparaître.

Non par conservatisme chagrin. Pour que brille dans sa pureté le don de la langue au service de la Parole !

Henri BLOCHER

(1) Albert Greiner, *Luther. Essai biographique* (Strasbourg : Oberlin, 1992³), p. 107.

(2) Sauf erreur, c'était l'avis du grand critique Gustave Lanson ; le manuel de ma jeunesse, le « Castex et Surer » concluait sur Calvin : « Comme sa doctrine, sa langue est révolutionnaire », préparant « la pureté classique ».